

Prologue

Selon les théologiens, les anges ne sont pas éternels. Dieu seul est éternel. Il a créé les anges en un moment de l'éternité antérieur à l'existence du temps. En conséquence et même si, de fait, les anges sont immortels, rien ne leur garantit une existence éternelle, sauf la volonté de Dieu. À tout moment, Dieu pourrait en éliminer un ou plusieurs, ou les éliminer tous, avec ou sans motif. Les théologiens affirment qu'une telle décision est improbable et qu'elle ne s'est jamais produite. Seule une légende peu crédible, certainement issue d'une erreur de traduction, mentionne le cas exceptionnel de Rahab. Rahab était l'ange tutélaire de l'Égypte, quand le peuple juif guidé par Moïse entreprit son exode vers la Terre promise. Bien qu'il sût que Jéhovah était aux côtés de Moïse et du peuple élu, et qu'il ne pouvait donc qu'être perdant, Rahab refusa d'abandonner ceux qui avaient été confiés à sa protection et, dans le désastreux épisode de la mer Rouge, il périt avec l'armée de Pharaon.

Chapitre I

Mauricio exerçait depuis tout juste un an l'odontologie dans la clinique dentaire Torralba du docteur Robartes quand il se heurta, précisément dans un couloir de ladite clinique, à un ancien condisciple qu'il n'avait pas revu depuis sa scolarité.

– Greis !

– Fontán ! En voilà une surprise !

Ils s'étreignirent avec effusion, puis s'écartèrent en riant.

– Alors comme ça, dit Fontán, tu as fini par te faire dentiste.

– Eh oui, tu vois. Et toi, qu'est-ce qui t'amène en un lieu si peu recommandable ?

– Je le fréquente depuis des années, mais je ne savais pas que tu y travaillais. Et à part ça, comment vis-tu ? Es-tu marié ? As-tu une amie ? Es-tu devenu gay comme tout le monde ?

– Rien de tout ça.

– Moi non plus, dit Fontán.

Ils restèrent tous deux silencieux, un peu embarrassés : passé le premier élan, ils ne savaient comment poursuivre. La dernière fois qu'ils s'étaient vus ils étaient deux enfants, et maintenant ils étaient devenus des messieurs très sérieux. Mauricio ressentait de la gêne à parler avec un camarade de collège alors qu'il portait une blouse blanche et en un lieu où régnait une odeur d'antiseptique mentholé. Une porte s'ouvrit et une infirmière lança :

– Docteur, on vous demande au téléphone. C'est Mme Villamil.

– Je viens tout de suite.

– Bon, tu as du travail, je te laisse, dit Fontán. J'ai été content de te voir.

– Moi aussi.

– Oui, bien sûr, mais moi je parle sérieusement, dit Fontán. – Il y avait un soupçon de mélancolie dans sa voix. Il ajouta : – Quand on quitte le collègue, on cesse aussi de voir les amis, comme ça, du jour au lendemain. Nous étions proches, nous n'avions pas de raison de nous séparer de façon aussi abrupte. Nous aurions pu continuer à nous voir. Mais ça n'a pas été le cas. J'y ai souvent pensé, et je l'ai regretté. Je ne saurais dire pourquoi : simplement, je l'ai regretté.

– Tu dois être sous l'effet de la Novocaïne, plaisanta Mauricio.

– Non, non, je suis sincère. Et pour te le prouver, dès la semaine prochaine je t'invite à dîner. Toi et moi, rien que nous deux. Tu dois être en train de penser que je ne t'appellerai pas, mais je t'appellerai, alors si tu ne veux pas dîner avec moi tu as intérêt à te chercher une bonne excuse.

Fontán tint parole et Mauricio accepta l'invitation. Il ne désirait pas renouer une amitié qui, en réalité, n'avait jamais existé, mais il ne pouvait pas non plus vexer un homme qu'il était voué à revoir régulièrement en qualité de patient. D'ailleurs la perspective ne le gênait pas : comme, au collège, il n'avait jamais été intime avec Fontán, il ne se sentait pas obligé d'évoquer les souvenirs du passé, chose qui lui déplaisait.

Après avoir terminé ses études, Mauricio avait passé un an en Allemagne, puis deux à Madrid pour se spécialiser en stomatologie. Ce faisant, il avait perdu le contact avec ses amis et ses camarades, et ceux qu'il avait retrouvés avaient cessé de l'intéresser. Maintenant, l'isolement dans lequel il vivait depuis son retour à Barcelone commençait à lui peser. Après tout, pensa-t-il, une soirée de distraction ne me fera sûrement pas de mal.

Fontán lui avait donné rendez-vous très tôt dans un restaurant luxueux et cher de la rue Ganduxer.

À l'intérieur, le maître d'hôtel accueillit Mauricio avec déférence et le conduisit à une table où Fontán l'attendait déjà.

Mauricio n'en revenait pas. Plus que cet étalage d'opulence, ce qui l'impressionnait était qu'il fût le fait d'un individu qu'il avait vu pour la dernière fois en culotte courte en train de courir derrière un ballon. Il se rappela alors que son ancien condisciple avait la répu-

tation d'être un fils de famille, et fort raffiné, même pendant sa scolarité, alors qu'il n'était encore qu'un gamin. Il était d'une élégance peu courante pour son âge et traitait ses camarades avec une désinvolture que certains prenaient pour de la condescendance. Le père de Fontán était un homme fortuné qui menait avec ostentation ce que, à l'époque, on appelait la *dolce vita*. On lui attribuait des voyages exotiques et des aventures avec des femmes dont les photos apparaissaient dans les magazines illustrés. Une fois, un journal du soir avait publié une photo de lui sur les cours du Real Club de Tennis Barcelona en compagnie de Rod Laver, le bras familièrement passé sur ses épaules. Ils tenaient chacun une raquette, et la légende expliquait que M. Tomás Fontán, notabilité barcelonaise en vue et sportif amateur, avait disputé un match amical mais néanmoins acharné avec le numéro un du tennis mondial. Au collège, la photo avait circulé de main en main comme la preuve irréfutable des rumeurs concernant l'illustre personnage et ses exploits mondains. L'exemple paternel avait imposé au fils une lourde responsabilité. Maintenant, au fil de ces souvenirs, Mauricio se demandait si la réputation du mythique M. Fontán avait correspondu à la réalité, ou si le mythique M. Fontán n'avait été en fait qu'un simple m'as-tu-vu dans une période obscure et dans une ville mesquine et provinciale.

– Ton père est toujours vivant ? questionna-t-il.

Fontán sourit comme s'il pouvait voir la fameuse photographie se dessiner sur le visage de son ancien condisciple.

– Oui, évidemment. Mais il ne joue plus au tennis. – Il observa une pause et ajouta : – Depuis quelques années, je m'occupe des affaires familiales. C'est pour ça que tu me vois me pavaner dans ce décor idiot.

Fontán avait étudié le droit et la gestion des entreprises à l'ESADE, puis il était passé par l'université de Deusto, pour faire ensuite un mastère dans une université américaine. De retour à Barcelone, il avait découvert qu'aucune des connaissances ainsi acquises n'avait la moindre utilité pour prendre les décisions les plus importantes, lesquelles continuaient, comme toujours, de dépendre de l'intuition et du hasard. En réalité, ces connaissances lui servaient uniquement à ne pas commettre les erreurs dans lesquelles tombaient quotidienne-

ment d'autres patrons moins préparés, qui se fiaient ingénument à des méthodes et des formules de pacotille. Grâce à cette attitude, raisonnablement sceptique, ses affaires avaient prospéré, sans s'emballer, mais de façon régulière et soutenue depuis son entrée dans l'entreprise. Et le plus intéressant était que cette manière de s'enrichir ne lui coûtait que peu de temps et d'efforts. Tout consistait à laisser les choses suivre leur cours, sans prendre aucune initiative. À part cela, il n'avait pas grand-chose à raconter : il vivait seul et sans fil à la patte dans un grand appartement, il menait une existence rangée, il n'avait pas de vices et, fidèle à la tradition familiale, il jouait au tennis.

Cette brève relation, faite avec franchise et simplicité, sans le moindre signe de cynisme ni de vantardise, plut à Mauricio autant qu'elle le déconcerta. Tout en jouissant d'un bon salaire, Mauricio n'avait pas encore abandonné ses habitudes de jeunesse, il avait son indépendance mais ne se permettait aucun luxe, non par avarice mais parce qu'il ne rencontrait aucune occasion de gaspiller son argent. S'il lui restait quelque chose à la fin du mois, il le laissait sur son compte bancaire et en oubliait le montant. Il consacrait ses loisirs à l'étude et à la lecture, n'avait pas de hobby et s'habillait avec simplicité. Pour l'heure, dans cette ambiance feutrée où il se sentait un intrus, il se demandait s'il ne commettait pas une imposture ou s'il ouvrait les yeux sur le monde qui, en réalité, lui correspondait et dont, jusque-là, il se croyait éloigné en vertu d'un mensonge destiné exclusivement à préserver sa tranquillité. Il se demandait aussi qui allait payer l'addition de ce somptueux festin. Toutes ces pensées contradictoires l'empêchaient de profiter des plaisirs de la table.

Ces préoccupations n'échappèrent pas à la perspicacité de Fontán.

– Qu'est-ce qui te tracasse ?

– Rien, sinon que je n'ai pas l'habitude de fréquenter ce genre de lieu.

– Et alors ? La nouveauté est stimulante, ou devrait l'être. Sauf s'il y a d'autres raisons, bien sûr.

– Non, pas du tout. C'est que j'ai encore une mauvaise relation avec l'argent.

– Et qui n'est pas dans ce cas ? L'argent, les femmes, l'au-delà...

tu n'as quand même pas la prétention de résoudre ces dilemmes. Personne ne dort tranquille, et les enfants encore moins. Quand j'étais petit, je passais une bonne partie de la nuit éveillé à me creuser les méninges et à m'infliger à moi-même une vraie torture : que se passerait-il si je me trouvais tout d'un coup abandonné et sans ressources, si j'oubliais tout ce que je savais, si je restais aveugle, sourd et muet, où irai-je quand je mourrai, enfin tu connais. Je pensais alors que les grands avaient trouvé la réponse aux questions fondamentales et que c'était pour ça qu'ils dormaient à poings fermés, qu'ils ronflaient et s'ébrouaient comme s'ils voulaient proclamer grossièrement leur sérénité. Plus tard, j'ai compris que les adultes, eux non plus, ne savaient rien. Simplement, d'autres préoccupations plus prosaïques mais plus immédiates les empêchaient de philosopher. Je ne sais si c'est là le secret de la vie. Tout ce que je peux te dire, c'est que se faire du mauvais sang pour des choses qui n'ont pas de solution ne sert à rien. Et avec tout ça, le temps passe.

– *Carpe diem* ?

– Je ne sais pas ce que ça signifie, mais si c'est qu'il ne faut pas laisser les plats refroidir, je suis d'accord. Il ne faut pas non plus laisser une bouteille se vider sans en avoir une autre à proximité, prête à être servie.

Il appela le garçon et lui commanda une autre bouteille de vin, car, avant même d'avoir commencé leur repas, rien qu'avec les amuse-gueules offerts par la maison, ils avaient déjà liquidé la première.

– Je ne parle pas au sens figuré. Je suis un homme pratique, qui vit au jour le jour et essaye de jouir de ce dont le sort l'a gratifié. Ce n'est pas là le conseil d'un philosophe mais celui d'un économiste. La vie est fragile, fugace et versatile, mais cela n'est rien à côté du système monétaire international. La plupart des gens refusent d'accepter cette évidence. Certains par peur, parce qu'ils ne savent pas comment affronter l'incertitude. D'autres pour des raisons idéologiques, parce qu'ils n'acceptent pas que le système auquel ils sont soumis et en fonction duquel ils ont organisé leur existence ne soit rien de plus qu'un château de cartes. Et cela vaut autant pour les défenseurs du système que pour ses détracteurs. Ceux qui sont partisans de la destruction du capitalisme font preuve d'une foi digne

d'une meilleure cause: ils voient le diable là où il n'y a qu'inertie, improvisation et incompetence. Toi, au collègue, tu étais vaguement de gauche, si mes souvenirs sont bons.

– Oui, et je l'ai été davantage par la suite. À la faculté, je sympathisais avec les communistes, bien que je ne me sois jamais inscrit au Parti.

– Pourquoi ?

– Pourquoi je n'ai pas adhéré ? Franchement, je ne saurais te dire. Ce n'est pas le risque qui m'en a dissuadé. À l'époque, je me justifiais en disant que je ne supportais pas la rigidité de la hiérarchie et de la doctrine. Aujourd'hui, je pense qu'au fond je n'avais pas réellement envie de détruire la société dans laquelle il m'était échu de vivre. Le monde était injuste mais, moi, je le trouvais bien. Alors que l'utopie léniniste me paraissait sinistre.

– Et maintenant ?

– Je continue de ne militer nulle part. J'essaye de ne pas m'écarter de mes anciens principes, ce qui est déjà quelque chose. Avec le temps, je suis devenu pragmatique: un progrès réel, même minime, a plus de valeur qu'une promesse ou que toutes les espérances. En définitive, tu as raison: la vie est brève.

– Particulièrement celle du PSOE¹. Tu crois qu'il tiendra toute la durée de la législature ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. La politique a cessé de m'intéresser. Est-ce qu'on ne pourrait pas changer de sujet ?

– Comme tu voudras. Ça fait des années que j'ai quitté la Brigade sociale².

– Oh, tu m'en diras tant...

Ils continuèrent à bavarder à bâtons rompus, parfois en blaguant, parfois sérieusement, sautant d'un sujet à l'autre. Au dessert, Fontán dit que, si Mauricio n'y voyait pas d'inconvénient, ils pouvaient considérer la soirée comme terminée: il n'aimait pas se coucher tard, et il supposait que, de son côté, Mauricio ne souhaitait pas manquer de sommeil quand, le lendemain matin, il devait avoir la tête claire et

1. Parti socialiste ouvrier espagnol.

2. Mouvement franquiste.

le pouls ferme. Il ne voulait pas que, par sa faute, il arrache à un patient une dent qui ne serait pas la bonne. Mauricio lui donna raison, bien qu'en son for intérieur il se sente un peu déçu : le caractère désinvolte de son ancien condisciple et sa propension à la prodigalité l'avaient mené à lui attribuer une conduite libertine que, pour une fois, avec méfiance mais curiosité, il aurait volontiers partagée si son ami le lui avait proposé.

Fontán avait déjà demandé l'addition, et il insista pour payer sans tenir compte des protestations de Mauricio. C'était lui qui avait proposé ce dîner et choisi le restaurant. En revanche, il accepterait d'être l'invité de Mauricio au lieu et à la date que celui-ci voudrait bien fixer.

Ainsi en fut-il convenu, et Fontán raccompagna Mauricio chez lui.

Une fois seul, Mauricio fit le bilan de cette rencontre et dut reconnaître qu'il avait passé un moment fort agréable, tout en regrettant de s'être trop laissé aller aux confidences avec un individu qu'il n'aurait probablement guère l'occasion de revoir dans son milieu. Ils appartenaient à des mondes différents. Il parvint à la conclusion que son ancien condisciple, avec son instinct de commerçant, avait seulement pris prétexte de cette rencontre fortuite dans la clinique Torralba pour voir s'il pouvait en tirer quelque profit. Au prochain dîner, pensa-t-il, il va sûrement me proposer une affaire. Il a vu que j'avais une bonne situation et il a flairé l'argent. Les dentistes ont la réputation de ramasser du fric à la pelle, ce qui n'est pas faux, bien que ce ne soit pas mon cas.

À la clinique dentaire Torralba, où il était entré pour travailler avec le docteur Robartes, une relation de son père, Mauricio touchait un salaire honorable et il vivait sans avoir à se restreindre.

Plus tard, il eut honte d'avoir mal jugé Fontán : quels que soient ses mobiles, la seule chose certaine était qu'il l'avait invité et traité à tout moment comme un véritable ami, en manifestant un authentique intérêt pour la manière dont il vivait et pour ses opinions. Au lieu de nourrir des soupçons sans fondements, le mieux était de lui rendre son invitation le plus tôt possible. Mais, son apathie aidant, il laissait passer le temps sans s'exécuter.

Finalement, ce fut Fontán qui l'appela. Comme, à ce moment-là,

Mauricio n'était pas chez lui, il lui laissa un message sur le répondeur en disant qu'il le rappellerait pour décider d'un nouveau rendez-vous.

Cette fois, les soupçons de Mauricio le menèrent à attribuer une telle sollicitude au besoin de Fontán de pouvoir s'adresser à quelqu'un à qui il pouvait faire confiance. Probablement, la vie qu'il avait choisie, ou que le destin avait choisie pour lui, lui avait apporté pouvoir et richesse en contrepartie d'un cruel isolement. Cette solitude le portait maintenant à se chercher un confident, une personne de sa connaissance mais en même temps totalement étrangère à son monde, comme l'était Mauricio.

Pourtant, lorsqu'il rappela Fontán, celui-ci lui dit qu'il avait convoqué pour le jeudi suivant un petit groupe d'amis chez lui ; une réunion informelle, sans raison particulière, pour boire un verre, manger un morceau et se divertir un moment. Sans grand enthousiasme devant la perspective de se retrouver au milieu d'inconnus, mais incapable de trouver une excuse du fait du remords qu'il ressentait de ses soupçons réitérés et toujours démentis, Mauricio promit de n'y pas manquer.

Fontán habitait un immeuble neuf de la rue Anglí, un peu en dessous du boulevard de la Bonanova, avec un vaste hall d'entrée et un portier en uniforme qui demanda à Mauricio chez qui il allait puis l'accompagna à l'ascenseur et appuya sur le bouton.

Un domestique lui ouvrit, lui offrit une coupe de champagne et le laissa seul dans l'antichambre.

Mauricio ne savait que faire. Il ôta sa gabardine et la laissa dans une petite pièce attenante à l'antichambre, où s'amoncelaient divers manteaux. Cela fait, il retourna sur ses pas.

Au bout d'un moment, Fontán vint à sa rencontre.

– Greis, comme je suis heureux que tu aies pu venir !

Il le conduisit dans un salon voisin très vaste, haut de plafond, peint en beige et saumon, et meublé avec une sobriété quelque peu affectée. Tous les détails dénotaient la main d'un décorateur professionnel, plus attaché à produire une impression d'originalité qu'au confort de son client.

Dans le salon se tenaient une douzaine d'hommes et de femmes

tous fort bien mis. Mauricio se félicita d'avoir choisi son plus beau complet après mûre réflexion.

– Comme je te l'ai dit, quelques copains, dit Fontán. Viens que je te les présente.

Les invités prodiguaient au nouvel arrivant un accueil amical mais éphémère : c'étaient de vieilles connaissances, ils avaient beaucoup de choses en commun et rien à dire de particulier à un nouveau venu.

La sensation d'être un intrus ne fut pas désagréable à Mauricio. Il troqua son verre vide contre un plein et se consacra à l'inspection des tableaux accrochés aux murs. À la différence des meubles, ces tableaux n'avaient rien de banal, on les sentait choisis avec un goût très personnel.

Une jeune femme qui lui avait été présentée, mais qu'il avait immédiatement perdue de vue, se planta à côté de lui. Il était évident qu'elle était venue à sa rencontre en le voyant seul, par pure politesse, peut-être sur les instances du maître de maison.

– Ils te plaisent ? demanda-t-elle en indiquant les tableaux.

– Je ne sais pas. Ils sont un véritable défi lancé au spectateur.

– En quel sens ?

– Eh bien, ils sont l'œuvre d'artistes inconnus sauf des experts ou des collectionneurs, et donc il est impossible d'estimer leur valeur marchande. Combien peut valoir ce tableau, par exemple, ou cet autre : c'est impossible même de risquer un chiffre.

– Et c'est important ?

– Naturellement. La valeur marchande fait partie de la valeur globale d'une œuvre : il en est toujours ainsi, mais dans l'art contemporain, c'est essentiel. Je ne le dis pas en manière de plaisanterie ni dans un sens péjoratif. De nos jours, l'aspect technique de l'art a peu d'importance. Avant, il fallait peindre convenablement un paysage, un portrait ou l'extase de saint François. On estimait l'art en se fondant sur des critères artisanaux. Aujourd'hui, c'est secondaire, pour ne pas dire superflu. Quand des personnes incultes ou stupides disent qu'un tableau non figuratif pourrait être peint par un enfant ou par un singe, ils disent la vérité. Mais c'est une vérité sans aucun intérêt. Parce que l'important est la signification de l'œuvre, non pour l'artiste mais pour la société. Un tableau tout blanc ou une toile

déchirée n'auraient aucune signification si c'était moi qui les avais faits. En revanche, ils en ont une quand ils sortent de l'atelier d'un artiste consacré ; et cela non par snobisme, mais parce que, dans ce cas, ils représentent la position de l'artiste par rapport à l'art ; c'est comme le silence d'un philosophe face à un sujet fondamental ; il a de la valeur dans la mesure même où la société assigne une valeur à sa parole.

Elle resta silencieuse un moment, en regardant fixement Mauricio : on voyait qu'elle réfléchissait, moins aux opinions qu'elle venait d'entendre qu'à la personne qui les avait exprimées. Finalement, elle dit :

– Tu es médecin ?

D'abord déconcerté, Mauricio éclata de rire.

– J'espérais avoir su te donner le change. Oui, je suis médecin, et je n'entends rien à l'art.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. D'ailleurs, ce que tu viens d'exprimer n'est pas faux. Je te demandais si tu étais médecin à cause de ta manière de parler.

– Ah ? Parce qu'il y a une manière spécifique ?

– Oui. En général, les médecins sont arrogants.

Maintenant, c'était Mauricio qui ne savait pas si elle parlait sérieusement ou si elle se moquait de lui.

– Arrogant, moi ? Pour l'amour du ciel : je suis un homme timide, jamais sûr de lui, pusillanime, un authentique escargot.

Elle haussa les épaules.

– L'un n'empêche pas l'autre. Consciemment ou non, les médecins pratiquent l'arrogance comme une seconde nature, parce que, tôt ou tard, nous finissons tous par pleurer dans leurs bras.

– Pas dans les miens : je suis dentiste.

D'autres personnes étaient arrivées.

Fontán les rejoignit et annonça que le dîner était servi dans la salle à manger.

– C'est un buffet. Chacun se sert en prenant ce que laissent les autres. Si vous ne vous dépêchez pas, vous n'aurez plus qu'à vous serrer la ceinture.

Elle s'en fut sans rien dire.